

Gauthier de Villers

Gauthier de Villers est chercheur à la section d'Histoire du Temps présent au Musée royal de l'Afrique centrale (Tervuren).

Mémoire congolaise

Une histoire de famille dans l'histoire du Congo

Un livre récent nous fait découvrir, à travers des récits croisés, la vie d'une famille congolaise aux temps de la colonisation et de la crise des lendemains de l'indépendance. L'article souligne combien est rare ce type de témoignage, et il montre en quoi il apporte un éclairage précieux et inhabituel sur le Congo qui fut belge, en « remettant à sa place » un colonisateur dont apologistes et pourfendeurs de la colonisation ont tendance à faire l'acteur central sinon le seul véritable acteur de cette histoire.

Clémentine Faïk-Nzuji a écrit pour sa famille et pour nous un livre rare et précieux¹. Il appartient pourtant à un genre aujourd'hui fort pratiqué : celui des souvenirs familiaux pieusement recueillis afin de remplir envers soi-même et les générations nouvelles un « devoir de mémoire ». Clémentine Nzuji a, à l'occasion de diverses retrouvailles, questionné, en enregistrant leurs propos, tantôt son père (Nicolas Kadima-Nzuji, 1908-1976), tantôt sa mère (Bernadette Mwauke, 1917-1989), à propos de leur histoire et de celle de leurs familles. À travers leur fille, les deux conteurs s'adressent à leur postéri-

¹ Cf. Faïk-Nzuji, *Tu le leur diras. Le récit véridique d'une famille congolaise plongée au cœur de l'histoire de son pays*, Alice Éditions, Bruxelles, 2005

té. « Tu le leur diras », lui avait enjoint Bernadette. Et Nicolas avait dit l'enjeu de la parole transmise : « Un lopin de terre, une maison, peut vous dresser les uns contre les autres. L'unique héritage que nous vous léguons sera dans votre tête et dans votre cœur. Avec ça, vous pouvez aller partout dans le monde et garder votre dignité. »

Clémentine songeait d'abord à écrire un document à caractère familial, mais l'idée lui est progressivement venue de faire un vrai livre, et de joindre aux voix de ses parents celles d'autres personnes dont le chemin avait croisé le leur.

Les récits et propos assemblés s'étalent sur près de quarante ans (1964-2000), impliquent quatre générations, mais le champ historique évoqué a, lui, une profondeur de cent-cinquante ans si l'on considère les plus anciens événements évoqués par Bernadette, des événements ayant trait au trafic des esclaves dans le Congo oriental du milieu du XIX^e siècle.

Clémentine Nzuji est l'auteur de nombreux ouvrages dans le champ littéraire et dans le champ des sciences humaines. Comme elle le souligne, elle a voulu faire de ce livre-ci « un livre de lecture et non un document historique ou ethnologique ». Cependant sa double qualité se retrouve. Scientifique, elle introduit dans son avant-propos et ses notes, sans aucun étalage inutile d'érudition, des explications, précisions, données contextuelles, références, et elle manifeste, en même temps qu'un affectueux respect, une grande précision et rigueur dans le questionnement de ses parents et té-

moins. Littéraire, elle nous donne un bel et agréable ouvrage, aussi bien écrit que présenté (hommage soit aussi rendu à l'éditeur). Certes, pour l'essentiel, son travail a consisté en la transcription et la traduction de propos enregistrés, mais l'on sait que l'on ne peut reproduire de manière brute une parole vive et qu'il faut tout un art pour réussir comme elle le fait à rendre dans la forme écrite la qualité d'une expression orale.

Comme l'observe dans sa présentation le professeur Pierre Yerlès, l'oralité « est une des originalités les plus remarquables de ce récit de famille ». Clémentine Nzuji nous fait pénétrer dans le monde de l'oralité africaine. Ses « personnages » racontent les événements de leur vie comme s'ils contaient à la veillée une histoire mémorable, comme s'ils s'inscrivaient dans la chaîne de transmission d'un récit ou d'une fable, comme s'ils étaient les griots de l'épopée de leur propre vie. « Les témoins convoqués ici et rendus vivants par la magie de l'oralité, écrit le présentateur, nous interpellent profondément. Et, chose non moins rare, opportunément. Car ce livre, à écouter plus qu'à lire, vient à l'heure où nous pouvons l'entendre, dans tous les sens du mot ».

Nous sommes en effet, en Belgique, en un temps où la mémoire du Congo, de ce Congo qui fut belge, se ravive². La récente exposition de Tervuren, « Mémoire du Congo. Le temps colonial », n'en est que la manifestation la plus ample, ayant eu le plus grand retentissement.

² Voir le dossier dans *La Revue nouvelle* de janvier-février 2005 : « Le Congo, le miroir des Belges ».

C'est à ce travail de mémoire que le livre apporte une précieuse contribution.

Il porte pour l'essentiel sur la période coloniale et celle de la « crise congolaise » des lendemains de l'indépendance³. On dispose pour ces périodes d'assez nombreux récits ou essais d'acteurs et témoins belges, beaucoup plus rarement de visions et de voix congolaises. Ce que l'on a surtout, à ce dernier égard, ce sont des fragments de récits de vie ou des témoignages sur une question ou un événement particuliers recueillis dans le cadre d'un travail de type historique ou sociologique. Ces récits ou témoignages sont généralement convoqués pour répondre à des interrogations sur la manière dont les Congolais subissaient le système colonial ou y réagissaient, et la manière dont culturellement et psychologiquement ils se réfléchissaient dans le « miroir du Blanc ».

Les parents de Clémentine Nzuji appartiennent à la catégorie sociale des « évolués » (que la famille me pardonne l'usage de cette pénible notion !), c'est-à-dire celle de ces Congolais ayant un niveau d'instruction, un type d'emploi (lui est assistant médical, elle accoucheuse) et des conditions de vie les mettant quelque peu au dessus de la masse des colonisés ordinaires. L'oraison funèbre prononcée lors du décès de Nicolas donne même à penser que celui-ci faisait partie de ce groupe minuscule de Congolais qui bénéficiaient du statut juridique de l'« immatriculation », c'est-à-dire qui disposaient — théoriquement en tout cas — des mêmes droits civils que les Européens.

Les travaux historiques évoquent cette catégorie sociale, qui fut le vivier dont émergèrent les élites politiques de l'indépendance, sous l'angle de ses efforts d'assimilation à la culture du colonisateur et d'un basculement, chez certains comme Lumumba, dans la dénonciation et la contestation du système quand s'imposa le constat que la volonté de promotion et de reconnaissance des « évolués » ne pouvait être réellement satisfaite dans le cadre colonial. La description de ce milieu est volontiers illustrée par des exemples témoignant de formes de mimétisme montrées — selon les cas ou les auteurs — comme aliénées et pathétiques ou comme ludiques et subversives.

Dans ce type d'approche, dont ce n'est pas le lieu ici d'examiner le degré de pertinence, le colonisateur, avec ses moyens de domination, de séduction et de contrainte, avec ses accomplissements et ses inaccomplissements, avec sa science et ses préjugés et ignorances, avec à l'indépendance l'héritage qu'il transmet par la manière dont il a façonné le pays et marqué, conditionné, les esprits, le colonisateur apparaît toujours comme l'acteur central, celui auquel les colonisés se réfèrent, que ce soit pour se dérober à ses pouvoirs, pour les subir, pour tenter d'y participer, ou enfin pour les lui arracher.

Le livre de Clémentine Nzuji apporte un tout autre éclairage, obligeant non sans doute à remettre en cause les analyses qui soulignent la force et l'impact de la domination coloniale, la centralité de celle-ci dans l'explication des évolutions du Congo belge (comme de toute autre colo-

³ Je me limiterai dans ce compte rendu à ce qui concerne l'époque coloniale, mais l'évocation de l'après-indépendance est d'un égal intérêt. Attirons en particulier l'attention des lecteurs potentiels sur les relations du père de Clémentine avec l'État autonome du Sud-Kasaï créé par Albert Kalonji en août 1960. Nicolas Kadima-Nzuji en est un temps ministre de la Santé, mais il démissionne rapidement et, victime parmi tant d'autres de la violence arbitraire du *Mulopwe* (le roi, le grand chef) Kalonji, il est emprisonné. Ici, notons-le, les récits recueillis, surtout ceux de Bernadette, revêtent un intérêt particulier sur le plan proprement historique, par l'éclairage qu'ils apportent à cet épisode dramatique et mal connu de l'histoire congolaise.

nie africaine), mais à renoncer à toute approche trop simple opposant des acteurs et maîtres à des sujets et victimes.

L'auteur ne questionne pas ses parents et témoins en fonction des événements de la grande histoire ou d'une interrogation générale sur la condition des Congolais en situation coloniale. Elle cherche tout simplement à savoir d'où ils venaient, comment ils vécutent, quelles furent leurs aspirations, leurs joies, leurs peines...

Et certes, dans leurs histoires, la présence du colonisateur est forte et capitale. Déjà le nom de Nzuji (*nzuji* qui serait la prononciation du mot français « juge » en ciluba) a sans doute été donné à Nicolas (il y a une autre version) parce qu'il est né le jour où arrivait dans son village natal le premier substitut belge, qui devient son parrain. Et la carrière scolaire et professionnelle des parents de Clémentine se déroule dans le cadre colonial. Le grand-père paternel fut lui-même menuisier dans une mission catholique. Enfant, au terme d'une fuite devant les esclavagistes arabes (ou arabisés) qui avait dispersé sa famille, il est recueilli dans un camp créé par un père de Scheut pour les enfants se retrouvant dans sa situation. C'est dans ce camp qu'il se marie selon la procédure expéditive conçue par les missionnaires (« Pour le mariage, les Pères alignaient les filles d'un côté, les garçons de l'autre. Un Père disait au garçon : « Choisis-toi une épouse parmi les filles !... »). Le grand-père maternel, notons-le, a connu une trajectoire en partie similaire : comme le père de Nicolas, il a dû s'enfuir de son pays songy devant les esclavagistes

pour se réfugier en pays luluwa, mais lui y est devenu « esclave⁴ » de ses hôtes et ne s'est affranchi qu'en donnant d'autres personnes en échange, des personnes qu'à son tour il rachètera et mettra à son service. Sa fille, qui raconte cela, donne des mêmes événements une version quelque peu différente lors d'un autre entretien. Observons que plusieurs fois les témoins, interrogés à des reprises parfois fort espacées, reviennent sur un épisode en lui apportant un nouvel éclairage, ce qui conduit le lecteur, plutôt qu'à mettre en doute leur témoignage, à prendre conscience de la complexité des choses et des méandres de la mémoire. Bernadette dit cette seconde fois à propos de l'affranchissement de son père : « L'État avait fait savoir que toute personne qui se trouvait en état d'esclavage — parce que c'était de l'esclavage, hein, ma fille ! — que toute personne qui se trouvait en état d'esclavage devait s'en affranchir. Alors, les gens ont commencé à s'affranchir, chacun selon ses moyens. Les uns rachetaient leur liberté avec de l'argent qu'ils donnaient à leur maître. D'autres échangeaient leur liberté contre les femmes de leur famille qu'ils donnaient en mariage aux hommes de la famille de leur mère [...] »

On voit, ou du moins on peut deviner à travers le peu que j'en dévoile, combien ces témoignages échappent à toute volonté de démonstration, de dénonciation ou d'exaltation générales du temps des ancêtres ou du temps des Blancs. Les témoins racontent avec sensibilité, souvent une grande émotion, les expériences et épreuves variées que leurs proches et eux-

⁴ Il n'y a pas d'équivalent en français du mot désignant en langue vernaculaire (ici le mot *luba kudifila*) le statut d'une personne qui se met, comme le grand-père, sous la protection et la dépendance d'un plus puissant.

mêmes ont traversées, le meilleur comme le pire qu'ils ont rencontré.

Ainsi, en même temps certes que se révèle, au travers de quelques notations, la nature du système colonial avec sa relation de commandement à la société et ses discriminations (« Nous n'étudiions pas en français, raconte Nicolas. Même apprendre et parler cette langue nous était interdit. Monseigneur *Keela Katwa*⁵ [« Couteau affûté »] disait que celui qui parlerait le français commettrait un péché grave »), en même temps le monde des colonisateurs est évoqué dans sa complexité et sa diversité.

Prenons l'exemple d'une expérience sociale du plus banal, mais qui retient l'attention parce que l'on peut avoir tendance à penser que les relations entre colonisateurs et colonisés ne pouvaient relever du registre ordinaire : l'existence, parmi les Blancs, de gens honnêtes ou malhonnêtes. Nicolas a été, pendant une période de sa vie, artiste peintre. Bernadette dit à Clémentine : « Ton père allait les vendre [ses toiles] aux Blancs. Certains nous volaient. D'autres nous payaient convenablement. » Relevons un épisode plus significatif. Assistant médical, Nicolas témoigne d'une grande conscience professionnelle et compétence. Précisons ici qu'au Congo belge, le diplôme d'assistant médical, obtenu au bout de six années d'études, était d'un tel niveau qu'au lendemain de l'indépendance, comme le rappelle un témoin, certains assistants médicaux congolais ont pu obtenir de présenter un doctorat en France et d'y être nommés docteurs en médecine, alors que,

dans la colonie belge, souligne encore ce témoin, ces assistants se voyaient répéter dans leurs cours de déontologie qu'ils ne pouvaient prétendre à autre chose qu'à être « les *aides* des Blancs ». Nicolas suscite parfois la « jalousie » et l'hostilité de médecins belges. Bernadette raconte que, dans un cas, une forte dispute ayant surgi, le médecin-chef dut intervenir, et celui-ci, dit-elle, donna raison à son mari et muta le médecin belge.

Nicolas, comme d'autres membres de sa famille, a une forte personnalité et ne se laisse pas humilier ou malmener par les Blancs. Ici encore on éprouve une certaine surprise, car on imagine volontiers le rapport de force tel que les Congolais n'auraient pu dans la vie quotidienne que subir. Or on voit Nicolas se rebiffer à plusieurs reprises, ce qui peut lui valoir le « cachot de la mission ». Son frère André connaît, lui, la prison véritable parce qu'il a giflé un missionnaire. « Ils étaient comme cela dans leur famille, commente Bernadette, comme ton grand-père. [Rire.] ».

J'ai mis l'accent sur l'intérêt sociologique de l'ouvrage en m'en tenant à ce dont il témoigne pour la période coloniale. Il montre, ai-je voulu en particulier souligner, que, tout en étant étroitement liés, par leur éducation, leurs activités, des fréquentations quotidiennes, au système et au monde colonial, les Congolais pouvaient vivre autrement que dans le « miroir du Blanc », autrement que dans un rapport de dépendance et soumission. Dans les récits qu'ils font de leur vie, le père et la mère de Clémentine Nzuji re-

⁵ Surnom de M^{gr} De Clercq, un temps vicaire apostolique du Kasai.

mettent, pourrait-on dire, le colonisateur à sa place, n'en font pas, comme il a eu tendance à se penser et comme on a tendance à le montrer dans la littérature apologétique ou critique, le grand, sinon l'unique, ordonnateur de toutes choses, pour le « bien » ou pour le « mal ». Nicolas et Bernadette mènent leur vie, entre ancêtres et colons, avec la langue des uns et des autres, dans des fidélités à des modes de pensée et de vivre venant des uns en même temps que des emprunts majeurs et des participations au monde des autres, dans les résistances et les adhésions au système importé et imposé.

Je dirai simplement encore pour finir que l'on peut lire ce livre en sociologue ou historien plus ou moins spécialiste des choses congolaises, mais que c'est un livre dans lequel tout type de lecteur trouvera plaisirs, connaissances et émotions. ■